

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 52

Artikel: Valaisanneries du "Conteur"
Autor: Gabbud, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210902>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LO BOUÉBO AO CONSEILLER

On dzo, qu'on grand conseiller d'Aglio
Fasai on tor pè se n'étrablio,
Son petit bouébo, ou botasson,
Qu'arâ quat'r'an stu l'âton,
L'ai fâ, ein l'ai montreint 'na vatsé,
Nu balla dzaille à grosses tatsés :
— Père ! porquet don la Blliantetta
Est-e pausua que 'na bossetta,
Tandi que Merião, lo Dzouli,
Ont le ventro bin pe petit ?
— Et bin, se te vâo m'attiuâ,
Mein vé tot cein bin l'espliquâ :
Se la Blliantetta à n'on gros veintro,
L'est que pè vai la fin de séteimbro,
Le va no férè sur petit vé
Que va dzelhi décé délé ;
Sarâ por té, mon gros gâtyon !
Est-tou cointeint ? mon boubelyon ! —
Lo gosse n'âoblîa pas l'affère.
Cauquière temps après, tsi lo père,
L'aviont dâi monsus po dinâ ;
Lo conseiller avâi menâ
Tsi li quatr'à cinq collègues
Dè Mordze, d'Ôtron, dè Ballaigues,
C'étai, vo sédès, coumeint dion
Aô Grand Conset : 'na comuechon.
Lo bouébo, ein medzein lo fricot
Ne pipâvè quasu pas on mot,
Mâ du grantein dza l'avezâve
Ion dè clliâco coo que l'intrigâvè,
Y'avâi permi ti clliâo monsus
Or député dâi plie pausus.
L'étai bin tant épais, tant grâ
Que cein lo gravâvè po socliâ.
Afin, po vo cein derè ào juste,
L'étai asse gros què 'na fuste.
Adon, tandi que sè bafrâvant
Et que ti clliâo gaillârûpâvant,
Lo bouébo, ein montreint dâo dâi
Cé conseiller dè pè Rovrâi,
Fâ : Père ! cé gros monsu bas lê,
Va-te assebin férè lo vé !

Au Tribunal. — Le président au prévenu :

— Mais, dites-moi, votre figure ne m'est pas inconnue. J'ai déjà dû vous voir ici l'an dernier.
— Excusez, Mossieu le président, mais vous devez confondre avec ma sœur.

L'ÉDUCATION DES MARIS

DANS la crèmeerie élégante, sur les murs de laquelle des Amours grassouillets s'apprêtaient à transpercer de leurs flèches pacifiques le cœur de vierges souriantes, les conversations allaient grand train. Ces dames en étaient aux confidences, chapitre des maris. Soudain, Mme Darbois, que le succès remporté par son chapeau mauve, arrivé le matin même de Paris, avait un peu grisée, s'écria :

— Ta ta ta... Moi, si je n'avais pas de mari, je serais très malheureuse!

La franchise de l'aveu provoqua un léger émoi. Ces dames échangèrent des regards amusés. Et, dominant le cliquetis des cuillères fébrilement agitées dans les tasses de porcelaine, des accès de toux pleins de sous-entendus malicieux, se firent entendre. Le bruit ne courait-il pas précisément que M. Darbois... A cette idée, Mme Lambert se mordit les lèvres, prise d'une furieuse envie de pouffer. Et, tout à coup, une hilarité générale éclata : des rires cristallins, perlés, cascadeurs et méchants, qui n'en finissaient pas. Un vieux clergyman à favoris, attaché dans le voisinage, se retourna, sa tasse en mains, l'air prodigieusement ahuri. Désemparée, Mme Darbois, pour se donner une contenance, s'empara d'un « éclair » au chocolat resté en souffrance sur une assiette et dont la crème coulait, affaissée et jaunâtre, d'une large blesure au flanc.

La situation se tendait. Fort heureusement,

Mme Martigue, la jolie Mme Martigue, une brune au minois spirituellement chifonné, aux grands yeux noirs, lumineux et mutins, intervint fort à propos pour conjurer la catastrophe imminente :

— Ah ! mais, vous savez, c'est que, moi aussi, je l'aime, mon mari.

C'était toujours une fête que d'entendre Mme Martigue exposer ses idées. Elle était si drôle, si gamine, si pleine d'imprévu. Les chaises, d'un seul mouvement, se serrèrent autour de la petite table.

— Les hommes, expliqua Mme Martigue, sont de grands enfants qu'il s'agit d'éduquer. Avec du tact, de la méthode et de la persévérance, on obtient toujours d'excellents résultats...

— Oh ! toujours !... se récria Mme Lambert avec un gros soupir. C'est aller un peu loin !

— Je dis toujours ! reprit la jeune femme avec assurance. Ainsi, tenez : Mon brave géomètre d'époux, la tête toujours bourrée de plans et de chiffres, constamment plongé dans ses remaniements parcellaires, était d'un positivisme déconcertant. Si je faisais de la musique, il bâillait au bout de la quatrième mesure. Si je parlais, il ne m'écoutait que d'une oreille distraite. Impossible de le faire aller dans le monde ou de le convaincre de la nécessité de lancer de temps à autre une invitation. Bref, un vrai sauvage. Mais je suis persévérente. Et je pris résolument le parti d'appriover mon pauvre Georges.

— Et qui vous a réussi ? demanda Mme Darbois.

— Sans doute ! Constatant que mon mari ne s'intéressait guère qu'aux choses de sa profession, je résolus de le poursuivre jusque dans ses retranchements. Je le pria de m'expliquer les mystères des levers de plan. Mon désir parut le toucher beaucoup et c'est très volontiers qu'il accéda à ma demande. Très compliquée, la géométrie ! Mais combien charmante l'initiation ! D'esprit net et précis, il apportait dans ses leçons une clarté merveilleuse. Et cet homme si froid, si peu sentimental, avait parfois des envoies superbes en me parlant des travaux immortels de Descartes ou de Roberval.

Je prenais un véritable plaisir à ces entretiens. Lui, de son côté, devenait plus communicatif, plus empressé, plus aimable.

Un soir même, il m'emmena au théâtre. Soirée délicieuse, suivie d'un petit souper d'amoureux, au champagne, s'il vous plaît. Je ne reconnais plus mon géomètre.

Le sauvage se civilisa. Je parvins sans trop de peine à lui faire accepter quelques invitations et à le persuader de porter ses gants ailleurs que dans ses poches. Aujourd'hui, c'est un vrai petit ange, j'en fais tout ce que je veux. Comme je vous le disais tout à l'heure, les maris sont de grands enfants. Il faut les éduquer. Le mien est très bien élevé !

M.-E. T.

LA MISSION DE LA FEMME

Ce titre est celui d'un discours d'Adolphe Monod, dans lequel nous relevons le passage suivant, dont la guerre actuelle et toutes ses conséquences, qui ont une fois de plus mis en lumière les qualités admirables et spéciales de la femme, attestent l'exactitude.

Adolphe Monod, parlant du cœur de la femme, « soi préparé tout exprès pour cette vocation de charité que l'Ecriture a marquée à la femme auprès de l'homme », dit :

« L'amour n'inspire pas seulement à la femme le désir de fournir cette carrière de dévouement : il lui en donne encore le courage. Le courage, c'est bien le mot : oui, au risque de paraître avancer un paradoxe, j'irai jusqu'à dire qu'il y a un genre de courage, et celui qui est le plus nécessaire pour faire le bien, que votre sexe pousse plus loin que le nôtre. Je ne parle

pas du courage actif ; ici, l'homme l'emporte sur vous, et doit l'emporter ; vous lui cédez sans nul regret le prix d'une intrépidité qui siérait mal à votre sexe ; et un homme d'esprit a pu dire, sans blesser la vérité, que « les femmes affectent la peur, comme les hommes le courage ». Je parle du courage passif, qui est plus constamment requis que l'autre dans la pratique humble et journalière des bonnes œuvres : ce courage-là, c'est la femme qui en offre les plus beaux exemples. L'homme sait plus accomplir, la femme plus endurer ; l'homme est plus entreprenant, la femme plus patiente ; l'homme est plus hardi, la femme plus forte. Voulez-vous vous en convaincre ? Voyez-la dans cette douleur des douleurs réservée à son sexe, au prix de laquelle est la vie humaine ; voyez-la, et la comparez avec l'homme dans la solitude, dans la maladie, dans la pauvreté, dans le veuvage, dans l'oppression, dans le martyre secret. Je dis à dessein le martyre secret ; car, dans le martyre public, l'homme se maintiendra au rang d'honneur par la grandeur du théâtre ; mais lorsqu'il s'agit de ce martyre prudemment ou cruellement caché dans les antres souterrains de l'inquisition, soyez sûrs que l'avantage est du côté de la femme. Dieu savait tout cela, quand il a ainsi partagé la vie qu'il y a communément pour la femme plus de peines que pour l'homme et moins de plaisirs, à moins qu'ona ne mette en première ligne parmi les plaisirs celui de faire le bien. Ce plaisir, la femme le savoure jusque dans la souffrance, et s'attache par la souffrance à celui pour qui elle a souffert... Car, qui ne sait que la sensibilité plus vive de la femme, son cœur plus ouvert, sa conscience plus tendre, son esprit moins raisonnable, son tempérament plus fin et plus délicat, lui rendent la piété plus accessible qu'à l'homme. »

VALAISANNERIES DU « CONTEUR »**I. L'intention vaut l'action.**

(Cfr. le proverbe courant au val de Bagnes : « Coup me nathlia, a metya balya. »)

C'était durant la période des confessions pastorales. Au tribunal du curé Marmouan, se présenta, un beau matin, certain pénitent, qui, après s'être confessé de maintes petites peccadilles, s'accuse de s'être rendu coupable d'une tentative de vol.

Il s'était introduit dans l'étable d'un fermier afin de s'emparer d'un mouton. Mais des importuns allant survenir, il n'avait pu mettre à exécution son malbonnête dessein.

— Je ne suis donc qu'à demi-coupable, conclut en hésitant le voleur manqué.

— C'est égal, répondit le confesseur, sévère. La volonté de mal faire y était, la faute n'en est pas moins grave, l'absolution par conséquent... tout aussi coûteuse.

Et le curé fixa à une pièce de cent sous le rachat de la faute de son client. Naturellement, cet argent serait employé en bonnes œuvres.

Bon gré, malgré, l'homme acquiesça à cette exigence.

— J'ai hâte de *reblanchir* ma conscience, dit-il. Je vais m'acquitter de ma dette sur le champ ; et joignant le geste à la parole, il sortit une pièce de cinq francs de sa poche et la tendit au confesseur à travers le grillage qui les séparait.

Mais les intervalles entre les fils de fer qui composaient ce dernier étaient trop étroits pour qu'y put passer le diamètre de la pièce et le curé tendait vainement les mains ; il ne parvenait pas à la faire passer de son côté.

Voyant que ses efforts étaient inutiles, il dit au pénitent, qui riait sous cape :

— Vous me la donnerez à la sortie du confessionnal.

— Vous êtes bien bon, répliqua le madré compère; l'intention est jugée au même titre que l'acte lui-même. C'est vous qui l'avez dit tout à l'heure pour me condamner. Vous avez bien eu l'intention de prendre la pièce que je vous offrais. C'est comme si vous l'aviez entre les mains ! Nous sommes donc quittes ! Et il s'en alla, laissant M. Marmouan confondu et stupéfait de tant de roublardise.

II. La saucisse n'est pas de la viande :

La même année l'infortuné M. Marmouan fut encore victime d'une autre mystification. Un bonhomme s'introduit dans son confessionnal. Après avoir *vidé son sac* de péchés ordinaires et de fautes banales pour lesquelles il sollicitait bien humblement l'absolution, le pénitent manifesta soudain quelque hésitation qui n'échappa point au flair subtil et exercé de son juge spirituel.

— Vous n'avez plus rien à ajouter ? interroge ce dernier.

— Si... si, balbutie le pénitent, qui, prenant bravement son parti, avoue qu'il a transgressé les lois sévères de l'abstinence en plein temps de carême. Oh ! bien peu, s'excusait-il, ce n'était pas de la viande qu'il avait mangée, mais simplement de la saucisse.

— Sans doute, dit le confesseur, le péché est moins grand, mais exige tout de même une expiation. Je vous passerai ça à bon compte. Vous m'amènerez, au cours de la semaine prochaine, un bon char de bois; vous ne l'oublierez pas, sans quoi la faute n'est pas remise.

Le bonhomme répond affirmativement et s'en va d'un air satisfait.

Deux jours plus tard, il arrive à la porte du presbytère conduisant un char... d'épines.

— Bonjour, monsieur le curé, je m'acquitte de mon dû.

— Mais, mon cher paroissien, que voulez-vous que je fasse de cet amas d'épines ? Vous pouvez ramener votre char. Ce n'est pas du bois, ça !

La réplique ne se fit pas attendre.

— Si les épines ne sont pas du bois, monsieur le curé, les saucisses non plus ne sont pas de la viande !!

III. Les maraudeurs de prunes.

Deux maraudeurs savoyards avaient fait irruption nuitamment dans les vergers d'une localité valaisanne limitrophe et s'étaient mis en devoir de faire une ample provision de fruits.

L'un d'eux, très ingambe, grimpe lestement sur un prunier qu'il se met aussitôt à secouer consciencieusement à tours de bras, tandis que son frère, moins dégourdi des jambes et de la cervelle cueillait et mangeait.

Au bout d'un instant, il saisit dans l'obscurité un crapaud qui rampait sous l'arbre. Il l'interpellé son frère dans le dialecte de sa contrée.

— Frôte, le pronné de sté payi l'ont é le dzambé ?

(Frôte, les prunes de ce pays ont-elles des jambes ?)

— Mandze frôte, mandze todzo, ne de ran !

(Mange frôte, mange toujours, ne dis rien !)

L'autre obéit, croque le crapaud, mais peu après il se sentit très mal. Il redit à son frère :

— O ! frôte, m'in veso ! (Oh ! frôte, je m'en vais, c'est-à-dire je me sens mourir.)

— Sto veu t'in allâ va-t-in pi, mè m'in veso pas que say dzo. (Si tu veux t'en aller, va-t-en seulement, moi je ne m'en vais pas qu'il soit jour.)

Mme GABBUD.

Un frein. — M. X... s'aperçoit que sa boîte de cigares est à peu près vide.

Il en extrait les deux derniers londrès, puis, s'adressant à son domestique :

— Décidément, nous fumons trop, mon brave Baptiste, nous fumons trop !

D'ACCOO !

Alo ! d'où venez-vous comme ça tout fringant, conseiller ? De Lausanne, bien sûr ?

— Eh bien ! oui, père François, je viens de Lausanne, tout droit. On a eu une commission du Grand Conset.

— Ah ! voilà... voilà... c'est ça... Oué !... Alo, que disent-y de la guerre, ces messieurs du Château ?

— Mon té, que voulez-vous qui disent... Y disent comme tout le monde : que c'est terrible et que ça va être long.

— D'accroo !... On le voit bien, le bon sens. On ne sait pas ce qui petchougnent-là, autant d'un côté que de l'autre. Savent-y pas se donner une bonne raclée et puis que ça finisse. Avec ces tranchées, c'est une guerre de derbous qui font là... Ça va être du joli pour ça remettre en état, avec tous ces trous.

— Vous comprenez, père François, qu'aujourd'hui on ne se bat plus comme au temps du Sonderbund. Ça a changé.

— D'accroo !... Mais ça ne veut pas dire que ça aille mieux... Si tout ce qu'on raconte est vrai, ces Allemands sont pis que des sauvages, avec !

— Oh ! bien, vous savez, y faut attendre de voir ce qui s'est passé. On exagère, sans doute. Mais il est tout de même certain que ces Allemands ont des drôles de façons.

— Oh ! pour ça, oui ! Ça ne nous irait pas, qu'en dites-vous ? Y paraît qu'y voulaient prendre l'Europe, l'Afrique, l'Angleterre, tout le monde, enfin ! Quel toupet ! Eh ! tonnerre ! Vous voyez, conseiller, comme il y ferait beau : parler une langue qu'on ne comprend pas. Non... non... jamais !...

— N'ayez pas peur ; on ne risque rien.

— D'accroo !... Parce qu'on est là. Eh ! charrète ! qui z'y viennent... À propos, est-ce vrai qu'on a été un temps en bisebie avec les Suisses allemands ?

— En effet, il y a eu un moment, un peu de froid. C'est bien facile à comprendre. Nos confédérés ont des sympathies pour les Allemands, de même race et de même langue qu'eux. Nous, on tire plutôt du côté des Français.

— Oué, mais enfin on est Vaudois et Suisses en premier lieu. Qu'est-ce que vous voulez remonter jusqu'à Mathusalem. On est cousins remués avec les peuples qui nous entourent... et puis c'est tout !

— Mais vous savez, conseiller, avec les Suisses allemands, on s'aime bien, pardis ; y sont tout contents de venir chez nous. Seulement, y sont bien un peu impérieux, comme qui dirait. Y faut toujours faire comme y'entendent. Et ça ne nous va pas, ça !

— Voyons, on peut toujours s'arranger ; on discute, on se défend. On doit vivre en bon termes, entre Suisses, que diable ! Et en ce moment, surtout. Voyez comme nos soldats ont été bien accueillis à Berne, à Soleure, partout, enfin.

— D'accroo !... Mais croyez-vous que si les soldats de la Suisse allemande venaient chez nous y ne seraient pas aussi bien reçus ? Vous verriez ça ! On mettrait tout en bas pour leur faire plaisir.

Quand y s'agit de faire une fête ensemble, ça va toujours. Mais c'est dans la politique, dans les affaires, dans les sociétés que ça ne va pas toujours comme ça devrait. Y a pas, y sont les plus nombreux et y faut qu'on baste, nous... C'est ça qui est embêtant !

— Allons, allons, père François, vous êtes mal tourné aujourd'hui.

— Je suis pas du tout mal tourné. Seulement, vous savez, à mon âge, on a vu bien des choses ; et puis tout ce qu'on lit dans les papiers, tout ce qu'on entend, ça fait réfléchir.

Quand on attelle à un même char deux chevaux qui ne sont pas de la même force et qu'y en a un qui tire plus que l'autre, ça ne va pas. Y faut égaliser.

— Vous ne voulez pourtant pas qu'on annexe la France.

— Bien sûr que non, la Suisse est assez grande comme ça. Y faudrait seulement qu'on marche mieux ensemble les Suisses romands. Comme ça on pourrait au moins dire à nos confédérés :

« Ecoutez-voir, les amis, on est tous Suisses, et bons Suisses, n'est-ce pas ? Eh bien, si vous voulez qu'on ne soit pas toujours en chicane, y ne faut pas vouloir nous imposer des coutumes et des façons qui ne nous vont pas. Vous buvez la bière et nous buvons le vin ; c'est pas du tout la même chose. Vous aimez les lois, les règlements, les procès-verbaux, les rapports. Nous, on ne les aime pas précisément ; on leur obéit, parce qu'on ne peut pas faire autrement, quand on est un bon citoyen — et on l'est, que diable ! — mais on pense que ce serait bien plus agréable si on pouvait se passer de tout ça ou seulement si y en avait moins, de ces lois et de ces règlements. Vous aimez la discipline ; nous, on se dit : il en faut, mais pas trop ; un peu de liberté avec, ça fait un très bon mélange. »

« Vous voyez, les amis, nous n'avons pas les mêmes défauts et pas les mêmes qualités ; on ne peut donc pas nous pétrir tous de la même façon. Y faut faire deux fournées et tout ira bien ; on sera les meilleurs amis du monde ! »

Qu'en dites-vous, conseiller ?

— Oui... oui... tout ça est bien beau... Mais faudra yoir après la guerre.

— D'accroo !

X.

Le Noël des soldats.

En outre des quantités adressées cet automne à la Croix-Rouge, nous apprenons que la Société de Conserves de la Vallée du Rhône, à Saxon, vient de mettre à disposition du Département Militaire fédéral, à titre de petits présents de Noël pour nos soldats, quelques milliers de ravissants gobelets en aluminium portant l'inscription : « Souvenir de Noël 1914 » et remplis soit de délicieuse confitures, soit de bonbons de fruits Saxon.

Elle a également envoyé directement à différentes unités, entre autre aux troupes des Fortifications de St-Maurice, quelques centaines de verres de confitures.

Espérons que l'exemple sera suivi.

— La Patrie suisse nous donne cette semaine un beau portrait du regretté Piota, notre représentant à Rome ; de très nombreux clichés relatifs à nos troupes dans les Alpes et dans la plaine. etc. Un numéro particulièrement réussi.

Grand Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 heures précises, *Le tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle, en 12 tableaux, avec danseuses, engagées spécialement. — Mardi 24, *Le Grillon*, pièce en 3 actes, d'après le conte de Dickens, avec musique de Massenet, un vrai spectacle de famille.

* * *

Kursaal. — Ce soir samedi, et demain dimanche, en matinée et soirée, M. Lansac nous donnera une pièce toute d'actualité — triste actualité, il est vrai ! — encore qu'elle ne soit pas précisément d'aujourd'hui. Il s'agit du *Mariage de Mlle Beulemans*, la célèbre pièce de mœurs belges, dont le succès n'a jamais failli. C'est un spectacle de famille, très amusant.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linge pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant à **Bleienbach**.

66

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.